Préface et profils

Sébastien Scarpa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/1025>

DOI : 10.4000/etudeseccossaises.1025

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2015

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-84310-296-7

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Sébastien Scarpa, « Préface et profils », *Études écossaises* [En ligne], 17 | 2015, mis en ligne le 25 avril 2016, consulté le 16 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/1025> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.1025>

Préface et profils

Au travers de cette préface, deux profils seront à l'honneur. D'abord celui, pour nous précieux, des enseignants-chercheurs qui, en dépit d'activités annexes toujours plus nombreuses et chronophages (responsabilités pédagogiques, administratives...), ont souhaité contribuer à ce volume en rédigeant des articles particulièrement riches et stimulants. Qu'ils en soient ici sincèrement remerciés. Ceux-là sont des passeurs de savoirs, de passions, de plaisirs, opérant, par le biais de l'analyse, la jonction entre le texte lu et le texte à découvrir, faisant de l'œuvre poétique un objet de partage. Le lecteur appréciera ces pages où se donne à sentir cette connivence de la sensibilité littéraire, des pages au fil desquelles ces auteurs enthousiastes s'effacent au profit, précisément, du second profil, à savoir, celui des sept poètes auxquels ils ont consacré leurs articles et dont les œuvres puissantes revêtent, à maints égards, un caractère résolument inaugural et liminaire. Car Allan Ramsay, Robert Burns ou encore Jackie Kay sont, à l'évidence, des promontoires, des jalons incontournables de la littérature écossaise imposant leur stature tout en forgeant la synthèse de sphères contradictoires. Tel Janus, dieu bifrons des portes et des passages, leurs œuvres sont duplices, complexes, de nature transitoire. Composées de biffures métaphoriques, elles superposent les notions, font cohabiter au sein d'un même espace — celui du poème, du vers ou de la seule formule — des thématiques antagonistes enracinées dans la conscience collective d'un peuple bousculé par l'Histoire. Ainsi se mêlent sans cesse, au cœur de ces textes singuliers, l'intérêt pour le local et la tentation du global, l'engagement politique et l'élan poétique, le goût de l'indépendance et le désir d'universalité, le souci identitaire et les questions que soulèvent les réalités de la frontière et de l'altérité.

La poésie d'Allan Ramsay — objet du premier article de ce recueil — est le réceptacle de ce type de tensions. Véritable champ d'expérimentation linguistique où s'affrontent deux logiques culturelles, elle tente de résoudre la paradoxale division engendrée par l'Acte d'Union de 1707, ce conflit opposant, d'une part, la prégnance d'un héritage proprement écossais et, de l'autre, la volonté d'embrasser les possibles générés par la création du royaume de Grande-Bretagne. Ramsay, qui naquit à la

fin du XVII^e siècle mais ne connut de réel essor littéraire qu'après 1707, vécut cette dichotomie dans sa chair, au point de produire un langage composite, une sorte de *via media* linguistique entre le scots et l'anglais dont Michael Murphy nous indique avec justesse qu'elle est, en tant que voix unique et novatrice, la voie de la rencontre entre deux peuples et, partant, une forme originale de diplomatie poétique :

In a context of anglicisation of Scottish culture, Ramsay invents a poetic language which mixes elements of Scots with English, thus adopting a linguistic middle way. [...] Rather than prefer either Scots *or* English, which might be seen as a choice between extremes, one made by later contributors to the Scottish Enlightenment, he chose a diplomatic voice astride the Anglo-Scots linguistic border.

Diplomate, James Macpherson ne le fut guère, lui qui déchaîna les passions avec ses mensonges, alimenta la controverse avec sa célébris-sime imposture littéraire. Auteur génial des *Poems of Ossian* qui prétend avoir découvert, puis traduit de la langue gaélique, les œuvres d'un barde écossais du III^e siècle, alors qu'il s'est en réalité inspiré de vieux fragments de poésie pour élaborer ses propres compositions, Macpherson rejoint Ramsay en cela qu'il place la question de l'identité britannique au cœur de sa création. À travers l'étude de quatre poèmes exigeants où se dévoile, par le truchement de la fiction («Macpherson uses “tales of the times of old” to talk about the present»), la figure de l'Autre, c'est-à-dire de l'Anglais dont il s'agit, depuis 1707, d'absorber les traits, Anna Bugajska nous rappelle que *Poems of Ossian* (1773) est bel et bien une œuvre poétique secrétée, pour ainsi dire, par des préoccupations fondamentalement politiques, une œuvre de l'imagination dans laquelle les partisans et les détracteurs de l'Union se rencontrent et se confrontent pour mieux envisager un futur commun pour le moins incertain : «[Macpherson] signals that the ages of conflict are gone, and the future of “Britannia” depends on the attitude to the common history. [...] [He] manages to render in his poems the sense of suspension between the old and the new, the Scottish, the English and the British.»

Avec l'article de Marion Amblard, le propos s'élargit afin d'établir des ponts entre l'art poétique et l'art pictural. Loin d'être purement circonstanciel, l'intérêt comparatiste visant à rapprocher poètes et peintres écossais relève, en réalité, d'une problématique fondamentale dont on peut se réjouir qu'elle trouve sa place au sein d'un volume consacré à la poésie. Cette problématique, c'est celle de l'influence — souvent frontale (descriptions, scènes de genre...), parfois oblique (références implicites, échos stylistiques...) — exercée par le visible sur le lisible et, à l'inverse, par le scriptible sur le perceptible. La thèse s'articule autour de deux axes

majeurs : d'une part, celui de la voix bivalente, typiquement à l'œuvre dans les productions artistiques (littéraires et picturales) écossaises des XVIII^e et XIX^e siècles, célébrant à la fois les idiosyncrasies de la scotticité et la nouveauté politique et socio-culturelle de l'union avec l'Angleterre et, d'autre part, la parenté entre les *Sister Arts* qui prend la forme de multiples jeux de miroir, de réciprocity et d'influences mutuelles au point de rendre, de fait, les frontières séparant le poétique du pictural particulièrement poreuses. Ainsi, les poèmes d'Allan Ramsay (dont le fils, également prénommé Allan, devint peintre), de James Thomson et de Robert Burns sont lus à la lumière des toiles de David Wilkie, David Allan ou encore Alexander Nasmyth. Et s'il est clair que «les poètes écossais ont été sensibles aux œuvres des peintres, l'influence des poètes sur les peintres de genre fut des plus profondes, et la poésie en *scots* a indéniablement contribué au développement d'une peinture propre à l'Écosse». La question se pose alors des implications concrètes de ces concordances thématiques et stylistiques manifestes : le visuel peut-il offrir une forme de recyclage du linguistique et, à l'inverse, est-il donné à la langue poétique (parce qu'elle confine à la musique, voire au silence) d'être l'écho versifié du tissu figuratif ? C'est en tout cas ce que Marion Amblard suggère, pour qui «[l]es traits rugueux de l'aquarelle d'Allan, les tons bruns de la toile de Wilkie et l'arrière-plan dépouillé du portrait de Raeburn [...] font écho à la langue vernaculaire utilisée par Burns et à la musique de Gow, qui composa des airs célèbres du répertoire de la musique écossaise traditionnelle».

Cerner les enjeux de la specularité à l'œuvre dans certains poèmes de Burns, écrire sur ces «écritures sur» que sont les épitaphes et les épigrammes qu'affectionnait un «ploughman poet» pourtant héritier d'une longue tradition d'érudition continentale (Catulle, Martial, La Fontaine, Racine, Voltaire...) : telle est l'ambition du bel article de Yann Tholoniât dans lequel il s'agit, au fond, pour son auteur, de faire le point sur l'art burnsien de la pointe, à savoir, cet art du texte bref mais particulièrement évocateur («l'épigramme est un art du portrait sublimé», «l'épigramme valorise le fait divers, sous la forme d'une saynète»), cet art subtil du «poème court, puisant sa force dans une concision fondée sur l'ellipse», qui «tourne sur lui-même et tend vers l'énigme ou le logogriphe». Loin de tourner à vide (bien qu'un poème tel qu'«Extempore – To Gavin Hamilton» repose, à bien y regarder, «sur le tour de force de ne parler de rien»), chez Burns, la forme brève boucle la boucle du sens par un double mouvement, à la fois centrifuge et centripète, concentrant des termes, souvent contradictoires, sur le noyau dur d'une diction réduite, tout en décuplant, par accumulations et ricochets, leur incontestable force évocatoire. C'est bien là le paradoxe fascinant de ces poèmes miniatures au

sein desquels se trame ce je-ne-sais-quoi d'essentiel dont les échos fulgurent dans l'esprit du lecteur attentif. « Par la concision, l'allitération ou la répétition, la forme brève acquiert la force percutante de la persuasion, et possède un impact psychologique. Par un renversement qui plairait à Burns, le stylet originaire de l'épigramme, passé de la pierre à la page, s'est fait style, sans perdre son tranchant. »

Il est également question de renaissance dans l'article de Richie McCaffery, mais d'une renaissance d'un autre genre car il s'agit, cette fois, du mouvement culturel — majoritairement littéraire — de la « Scottish Renaissance » à travers la figure, aujourd'hui trop méconnue, de Douglas Young (1913-1973). Ce poète militant (« He saw the poetry of the Scottish Literary Renaissance as taking a key position in any post-War programme of reform or socio-political change »), également professeur de littératures anciennes, s'est d'abord fait une réputation par ses prises de position tranchées au sujet de l'indépendance écossaise (dont il caressait l'espoir) et de la montée du fascisme en Europe (qui lui faisait horreur). À travers des poèmes engagés, pour ne pas dire combattifs (« Young's work kept alive the notion of the "enemy" »), il s'inscrit dans une tradition trouvant son impulsion chez les grands poètes romantiques, ces êtres idéalistes à jamais amoureux de la lutte (on songe ici, entre autres, à Blake, Byron ou Shelley, mais aussi à Burns dont on sait le caractère rebelle et affranchi), pour s'incarner au ^{xx}^e siècle dans des poèmes de facture clairement moderniste tel que son remarquable « After Lunch, Ekali » sur lequel l'article fait la lumière. Emprisonné en Écosse, puis exilé volontaire aux États-Unis, ce défenseur invétéré de la liberté d'expression a laissé derrière lui une œuvre intense, frontale, vigoureuse (d'ailleurs en passe d'être publiée dans une édition définitive) abordant sans détour l'épineuse question de l'Autre : « The use of England as "Other" in Young's work means that, while desiring peace as much as his fellow Scottish poets, he was willing to pursue his programme of political overhaul through faction and fraction where others of his time were seeking unity and solidarity. »

Si « je est un autre », selon la célèbre formule de Rimbaud, Carla Rodríguez González nous démontre également que, dans l'œuvre de Jackie Kay, « je est un hôte » en ce sens que l'édifice identitaire accueille nécessairement le divers, qu'il héberge le multiple, que la demeure du moi est, par essence, un lieu de confluences. La thèse, riche de nombreuses ramifications (politiques, culturelles, émotionnelles), touche ici à la question profonde de l'individu, non pas anormal (terme dépréciatif), mais *anomal* (*i.e.* insolite, inaccoutumé, produit d'un processus de variation), cet être revendiquant avec force et conviction son caractère hybride, affirmant une existence en perpétuel devenir. À travers l'analyse de larges

pans de l'œuvre de Kay ayant pour toile de fond la scotticité («Kay's work is the most representative example of well-established Scottish multicultural writing, and demonstrates that high-quality diasporic texts in the UK are also produced by authors "north of the border"»), l'article interroge les notions de genre, de différence (physique et sexuelle), de particularisme, de généalogie et d'enracinement («roots») pour leur opposer celles de cheminement, d'itinéraires («routes»), de mixité ou encore de fluidité. Une fluidité à l'œuvre tant sur le plan identitaire qu'artistique (citons ici ce passage remarquable sur la musique jazz : «Jazz is fascinating, because it's always fluid, it has the past in it—work songs, slave songs, blues. Jazz is a process of reinventing itself. And race too, is less fixed, more fluid, in jazz. There's a sense in jazz being a family») dont la poétesse engagée incarne, en elle-même mais aussi par le biais de ses textes, la synthèse polyphonique, symbole d'une existence fondamentalement libre et déterritorialisée.

S'il convient de rappeler ici que Jackie Kay nous fit l'honneur de fréquenter l'université Stendhal-Grenoble 3 à l'occasion du Congrès annuel de la SAES en 2003, il faut aussi dire que Kenneth White y fut présent, à plus d'un titre, au cours des dernières années. Outre une contribution au tout premier numéro d'*Études écossaises* en 1991, le poète y a fait l'objet de travaux divers (thèses, publications) tout en y donnant des conférences (1991, 2013), à l'initiative, notamment, de Christophe Roncato Tounsi, coéditeur de ce volume sur la poésie et auteur de l'article qui y met un point d'exclamation final : «Géopolitique, géopoétique : panser la Cité. Une lecture de *Ideas of Order at Cape Wrath* de Kenneth White». «Panser la Cité» : la formule est assurément un pied de nez à la pensée métaphysique occidentale et, en particulier, aux théories de Platon, penseur de la Cité grecque qu'il définissait comme assujettie au royaume de l'intelligible, à l'arrière-monde des idées archétypales et éternelles. Selon White, l'Écosse, aujourd'hui aux prises avec une situation politique complexe (situation initiée par la gouvernance de l'Angleterre par Jacques I^{er} à partir de 1603, puis confirmée par la création de la Grande-Bretagne en 1707 et, plus récemment, par le référendum de 2014), se trouve dans une impasse culturelle et intellectuelle («la Cité souffre d'un malaise»). Penseur de l'espace lisse dont le nomadisme est un modèle d'ouverture («I am a Scoto-French European writer, open to the world»), Kenneth White propose d'opérer ce glissement, aujourd'hui nécessaire, de la géopolitique vers la géopoétique afin

de redonner du sens à la Cité. Là où les conflits et autres luttes de pouvoir géopolitiques orientent systématiquement le regard vers un au-delà, la géopoétique invite à se concentrer, pour commencer, sur l'environnement direct, à redéfinir le rapport Homme-Terre et partir de cette base pour s'ouvrir sur

l'extérieur; [...] elle s'efforce de faire émerger les réseaux de sens laissés dans l'ombre par la grande machine politique.

C'est dans cette perspective que l'Université, en tant qu'espace socio-éducatif d'excellence, pourrait bien devenir le lieu d'émergence de ces réseaux à portée principalement culturelle mais dont on se plaît à croire qu'ils pourraient, «de fil en aiguille», impacter efficacement «le champ de la politique». L'occasion est alors belle de conclure sur ces termes reflétant l'esprit de ce recueil, à savoir, celui d'un ouvrage collectif international, conçu par des universitaires avant tout porteurs d'un «gai savoir» et de messages passionnés à l'horizon desquels la maussaderie s'efface et le plaisir de penser (et repenser) se profile.

Sébastien Scarpa

Univ. Grenoble Alpes